

à l'intelligence de ce que j'oublie dans l'écriture, mais je
crois que c'est le moins important des choses.
Ensuite il faut être assez habile pour écrire
l'assassinat dans un style clair et facile de compréhension.
Sire, je vous prie de me faire savoir si tout
est bien fait.

L'émigration polonaise, heureuse, offre ses remerciements ardents à Dieu, pour la conservation de la vie de V. M. I. attaquée de nouveau par des passions autant criminelles qu'insensées.

On prétexte un meilleur avenir politique et social, oubliant que le but, fut-il élevé, ne sanctifie pas les moyens; que tout crime est stérile et renferme en lui-même la destruction de ce qu'il voudrait fonder.

L'assassinat ne relève pas les doctrines au nom desquelles on l'ourdit, mais plutôt, par une réaction logique, morale et, en quelque manière divine, il les déshonneure et les condamne à jamais.

L'attentat contre lequel ont été impuissantes les mesures les plus sévères, la sollicitude la plus dévouée, et qui n'a été détruit que par une dispensation vraiment divine, cet attentat précisément, Sire, donne une sanction nouvelle à vos paroles dictées autrefois par une inspiration religieuse: — « Je ne mourrai pas, tant que je n'accomplirai pas ma mission. »

Dominé, éclairé par cette mission, que vous avez comprise et acceptée librement, mais qui au fond, n'est que l'esprit divin agissant dans votre conscience et dans votre intelligence, Sire, vous avez accompli de grandes choses. — L'Europe, sincère

ou non, l'avoue hautement, en se soumettant à l'ascendant de cette mission.

Mais, Sire, me permettriez-vous de vous le dire respectueusement, cette mission ne fait que commencer.

L'Europe en attend le développement progressif et inévitable.

Dieu, en protégeant si visiblement V. M. I., vous en fait la loi et le devoir.

Ainsi, Sire, la Pologne a cette confiance profonde, inaltérable, que dans cette mission, elle, la Pologne, tient une place quelconque, — place immense, première peut-être, — car, ce n'est pas le hasard, mais une loi providentielle manifestée dans l'histoire de ces deux nations, qui attache indissolublement la Pologne à la France, à votre nom, aux croyances qu'il personnifie si glorieusement.

En admettant même, que ce ne soit qu'une erreur, une illusion d'autres temps, Sire, votre âme, faite pour comprendre et vouloir tout ce qui est grand, vous dira que c'est une erreur sublime, une illusion généreuse.

Daignez, Sire, agréer gracieusement ces sentiments d'attachement et de dévouement que moi, soldat fidèle de l'Empire, j'offre respectueusement à V. M. I., au nom des officiers et des soldats de l'armée polonaise de 1831, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

De V. M. I., très humble et très dévoué serviteur.

M. RYBINSKI,

Dernier généralissime de l'armée polonaise.

Paris, le 16 janvier 1858.
Niort. — Imprimerie de L. FAVRE et Cie